

sous cette apparence de sang-froid et de dédain, cachait de pénibles angoisses.

Elle était pour le moment à bout de ressources. La veille, son joaillier lui avait avancé une somme considérable sur ses pierreries, dont quelques-unes avaient été confiées à Morel le lapidaire. Cette somme avait servi à payer les lettres de change de M. de Saint-Rémy, à désarmer d'autres créanciers; M. Dubreuil, le fermier d'Arnouville, était en avance de plus d'une année de fermages, et d'ailleurs le temps manquait; malheureusement encore pour madame de Lucenay, deux de ses amis, auxquels elle aurait pu recourir dans une situation extrême, étaient alors absents de Paris... A ses yeux, le vicomte était innocent du faux; il s'était dit et elle l'avait cru dupe de deux fripons; mais sa position n'en était pas moins terrible. Lui accusé, lui traîné en pri-



son... alors même qu'il prendrait la fuite, son nom en serait-il moins déshonoré par un soupçon pareil?

À ces terribles pensées, madame de Lucenay frémissait de terreur... elle aimait aveuglément cet homme à la fois si misérable et doué de si puissantes séductions; sa passion pour lui était une de ces passions désordonnées que les femmes de son caractère et de son organisation ressentent ordinairement lorsque la première fleur de leur jeunesse est passée, et qu'elles atteignent la maturité de l'âge.

Jacques Ferrand épiait attentivement les moindres mouvements de la physionomie de madame de Lucenay, qui lui semblait de plus en plus belle et attrayante... son admiration haineuse et contrainte augmentait d'ardeur; il éprouvait un âcre plaisir à tourmenter par ses refus cette femme qui ne pouvait avoir pour lui que dégoût et mépris.

Celle-ci se révoltait à la pensée de dire au notaire un mot qui pût ressembler à une prière: pourtant c'est en reconnaissant l'inutilité d'autres tentatives, qu'elle avait résolu de s'adresser à lui, cet homme seul pouvant sauver M. de Saint-Rémy. Elle reprit:

« Puisque vous possédez la somme que je vous demande, monsieur, et qu'après tout ma garantie est suffisante, pourquoi me refusez-vous?

— Parce que les hommes ont leurs caprices comme les femmes, madame.

— Mais encore, quel est ce caprice? Qui vous fait agir contre vos intérêts? car, je vous le répète, faites les conditions, monsieur... quelles qu'elles soient, je les accepte!

— Vous accepteriez toutes les conditions, madame? dit le notaire avec une expression singulière.

— Toutes!... deux, trois, quatre mille francs... plus, si vous voulez! car, tenez, je vous le dis, ajouta franchement la duchesse d'un ton presque affectueux, je n'ai de ressource qu'en vous, monsieur, qu'en vous seul... Il me serait impossible de trouver ailleurs ce que je vous demande pour demain... et il le faut... vous entendez!... il le faut absolument... Aussi, je vous le répète, quelle que soit la condition que vous mettiez à ce service, je l'accepte, rien ne me coûtera... rien... »

La respiration du notaire s'embarassait, ses tempes battaient, son front devenait pourpre; heureusement les verres de ses lunettes éteignaient la flamme impure de ses prunelles; un nuage ardent s'étendait sur sa pensée ordinairement si claire et si froide; sa raison l'abandonna. Dans son ignoble aveuglement, il interpréta les derniers mots de madame de Lucenay d'une manière indigne; il entrevit vaguement, à travers son intelligence obscurcie, une femme hardie comme quelques femmes de l'ancienne cour, une femme poussée à bout par la crainte du déshonneur de celui qu'elle aimait, et peut-être capable des plus abominables sacrifices pour le sauver. Cela était aussi stupide qu'infâme à penser; mais, nous l'avons dit, quelquefois Jacques Ferrand devenait tigre ou loup; alors la bête l'emportait sur l'homme.

Il se leva brusquement et s'approcha de madame de Lucenay.

Celle-ci, interdite, se leva comme lui et le regarda fort étonnée.

« Rien ne vous coûtera ! s'écria-t-il d'une voix tremblante et entrecoupée, en s'approchant encore de la duchesse. Eh bien ! cette somme, je vous la prêterai à une condition, à une seule condition... et je vous jure que... »

Il ne put achever sa déclaration.

Par une de ces contradictions bizarres de la nature humaine, à la vue des traits hideusement enflammés de M. Ferrand, aux pensées étranges et grotesques que soulevèrent ses prétentions amoureuses dans l'esprit de madame de Lucenay, qui les devina, celle-ci, malgré ses inquiétudes, ses angoisses, partit d'un éclat de rire si franc, si fou, si éclatant, que le notaire recula stupéfait.

Puis, sans lui laisser le temps de prononcer une parole, la duchesse s'abandonna de plus en plus à son hilarité croissante, rabaisa son voile, et, entre deux redoublements d'éclats de rire, elle dit au notaire, bouleversé par la haine, la rage et la fureur :

« J'aime encore mieux demander franchement ce service à M. de Lucenay... »

Puis elle sortit, en continuant de rire si fort, que, la porte de son cabinet fermée, le notaire l'entendait encore.

Jacques Ferrand ne revint à la raison que pour maudire amèrement son imprudence. Pourtant peu à peu il se rassura en songeant qu'après tout la duchesse ne pouvait parler de cette aventure sans se compromettre gravement.

Néanmoins la journée était pour lui mauvaise. Il était plongé dans de noires pensées lorsque la porte dérobée de son cabinet s'ouvrit, et madame Séraphin entra tout émue.

« Ah ! Ferrand, s'écria-t-elle en joignant les mains, vous aviez bien raison de dire que nous serions peut-être un jour perdus pour l'avoir laissée vivre !... »

— Qui ?

— Cette maudite petite fille.

— Comment ?

— Une femme borgne que je ne connaissais pas, et à qui Tournemine avait livré la petite pour nous en débarrasser, il y a quatorze ans, quand on l'a eu fait passer pour morte... Ah ! mon Dieu ! qui aurait cru cela !...

— Parle donc !... parle donc !...

— Cette femme borgne vient de venir... Elle était en bas tout à l'heure... Elle m'a dit qu'elle savait que c'était moi qui avais livré la petite.

— Malédiction ! qui a pu le lui dire ?... Tournemine... est aux galères...

— J'ai tout nié, en traitant cette borgnesse de menteuse. Mais bah ! elle soutient qu'elle a trouvé cette petite fille, qui est grande maintenant ; qu'elle

sait où elle est, et qu'il ne tient qu'à elle de tout découvrir... de tout dénoncer...

— Mais l'enfer est donc aujourd'hui déchaîné contre moi ! s'écria le notaire dans un accès de rage qui le rendit hideux.

— Mon Dieu, que dire à cette femme ? que lui promettre pour la faire taire ?



— A-t-elle l'air heureux ?

— Comme je la traitais de mendicante... elle m'a fait sonner son cabas... il y avait de l'argent dedans...

— Et elle sait où est maintenant cette jeune fille ?

— Elle affirme le savoir...

— Et c'est la fille de la comtesse Sarah Mac-Grégor ! se dit le notaire avec stupeur. Et tout à l'heure elle m'offrait tant pour dire que sa fille n'était pas morte ! Et cette fille vit... je pourrais la lui rendre !... Oui, mais ce faux acte de décès ! Si on fait une enquête... je suis perdu ! Ce crime peut mettre sur la voie des autres... »

Après un moment de silence, il dit à madame Séraphin :

« Cette borgnesse sait où est cette jeune fille ?

— Oui.

— Et cette femme doit revenir ?

— Demain.

— Écris à Polidori qu'il vienne me trouver ce soir, à neuf heures.

— Est-ce que vous voudriez vous défaire de la

jeune fille... et de la vieille?... Ce serait beaucoup en une fois, Ferrand!

— Je te dis d'écrire à Polidori d'être ici ce soir à neuf heures!

.....  
A la fin de ce jour, Rodolphe dit à Murph, qui n'avait pu pénétrer chez le notaire :

« Que M. de Graün fasse partir un courrier à

l'instant même... il faut que Cécily soit à Paris dans six jours...

— Encore cette infernale diablesse! l'exécrable femme du pauvre David, aussi belle qu'elle est infâme!... A quoi bon, monseigneur?

— A quoi bon, sir Walter Murph?... Dans un mois vous demanderez cela au notaire Jacques Ferrand. »

## LXXV. — DÉNONCIATION.



Le jour de l'enlèvement de Fleur-de-Marie par la Chouette et par le Maître-d'École, un homme à cheval était arrivé, vers dix heures du soir, à la métairie de Bouqueval, venant, disait-il, de la part de M. Rodolphe, rassurer

madame George sur la disparition de sa jeune protégée, qui lui serait ramenée d'un jour à l'autre. Pour plusieurs raisons très-importantes, ajoutait cet homme, M. Rodolphe priait madame George, dans le cas où elle aurait quelque chose à lui mander, de ne pas lui écrire à Paris, mais de remettre une lettre à l'express, qui s'en chargerait.

Cet émissaire appartenait à Sarah.

Par cette ruse, elle tranquillisait madame George et retardait ainsi de quelques jours le moment où Rodolphe apprendrait l'enlèvement de la Goualeuse.

Dans cet intervalle, Sarah espérait forcer le notaire Jacques Ferrand à favoriser l'indigne supercherie (la supposition d'enfant) dont nous avons parlé.

Ce n'était pas tout...

Sarah voulait aussi se débarrasser de madame d'Harville, qui lui inspirait des craintes sérieuses, et qu'une fois déjà elle eût perdue, sans la présence d'esprit de Rodolphe.

Le lendemain du jour où le marquis avait suivi sa femme dans la maison de la rue du Temple, Tom

s'y rendit, fit facilement jaser madame Pipelet, et apprit qu'une jeune dame, sur le point d'être surprise par son mari, avait été sauvée, grâce à l'adresse d'un locataire de la maison, nommé M. Rodolphe.

Instruite de cette circonstance, Sarah ne possédant aucune preuve matérielle des rendez-vous que Clémence avait donnés à M. Charles Robert, Sarah conçut un autre plan odieux : il se réduisait encore à envoyer l'écrit anonyme suivant à M. d'Harville, afin d'amener une rupture complète entre Rodolphe et le marquis, ou du moins de jeter dans l'âme de ce dernier des soupçons assez violents pour qu'il défendit à sa femme de recevoir jamais le prince.

Cette lettre était ainsi conçue :

« On vous a indignement joué; l'autre jour, votre femme, avertie que vous la suiviez, a imaginé un prétexte de bienfaisance : elle allait à un rendez-vous chez un *très-auguste personnage* qui a loué dans la maison de la rue du Temple une chambre au quatrième étage, sous le nom de *Rodolphe*. Si vous doutez de ces faits, tels bizarres qu'ils vous paraissent, allez rue du Temple, n° 17, informez-vous; dépeignez les traits de l'*auguste personnage* dont on vous parle, et vous reconnaîtrez facilement que vous êtes le mari le plus crédule et le plus débonnaire qui ait jamais été *souverainement* trompé. Ne négligez pas cet avis... sinon l'on pourrait croire que vous êtes aussi par trop... *l'ami du prince*. »

Ce billet fut mis à la poste sur les cinq heures par

Sarah, le jour de son entretien avec le notaire.

Ce même jour, après avoir recommandé à M. de Graün de hâter le plus possible l'arrivée de Cécily à Paris, Rodolphe sortit le soir pour aller faire une visite à madame l'ambassadrice de... ; il devait ensuite se rendre chez madame d'Harville pour lui annoncer qu'il avait trouvé une *intrigue charitable* digne d'elle.

Nous conduirons nos lecteurs chez madame d'Harville. On verra, par l'entretien suivant, que cette jeune femme, en se montrant généreuse et compatissante envers son mari qu'elle avait jusqu'alors traité avec une froideur extrême, suivait déjà les nobles conseils de Rodolphe.

Le marquis et sa femme sortaient de table ; la scène se passait dans un petit salon dont nous avons parlé ; l'expression des traits de Clémence était affectueuse et douce, M. d'Harville semblait moins triste que d'habitude.

Hâtons-nous de dire que le marquis n'avait pas encore reçu la nouvelle et infâme lettre anonyme de Sarah.

« Que faites-vous ce soir ? dit-il machinalement à sa femme.

— Je ne sortirai pas... Et vous même, que faites-vous ?

— Je ne sais..., répondit-il avec un soupir ; le monde m'est insupportable... Je passerai cette soirée... comme tant d'autres soirées... seul.

— Pourquoi seul?... puisque je ne sors pas. »

M. d'Harville regarda sa femme avec surprise.

« Sans doute... mais...

— Eh bien ?

— Je sais que vous préférez souvent la solitude, lorsque vous n'allez pas dans le monde...

— Oui, mais comme je suis très-capricieuse, dit Clémence en souriant, aujourd'hui j'aimerais beaucoup à partager ma solitude avec vous... si cela vous était agréable.

— Vraiment ! s'écria M. d'Harville avec émotion. Que vous êtes aimable, d'aller ainsi au-devant d'un désir que je n'osais vous témoigner !

— Savez-vous, mon ami, que votre étonnement a presque l'air d'un reproche ?

— Un reproche?... oh non, non ! mais après mes injustes et cruels soupçons de l'autre jour, vous trouver si bienveillante, c'est, je l'avoue, une surprise pour moi, mais la plus douce des surprises.

— Oublions le passé, dit-elle à son mari avec un sourire d'une douceur angélique.

— Clémence, le pourrez-vous jamais ? répondit-il tristement ; n'ai-je pas osé vous soupçonner?... Vous dire à quelles extrémités m'aurait poussé une

aveugle jalousie... mais qu'est-ce que cela, auprès d'autres torts plus grands, plus irréparables ?

— Oublions le passé, vous dis-je, reprit Clémence en contenant une émotion pénible.

— Qu'entends-je?... ce passé-là aussi, vous pourriez l'oublier!...

— Je l'espère.

— Il serait vrai, Clémence... vous seriez assez généreuse!... mais non, non, je ne puis croire à un pareil bonheur ; j'y avais renoncé pour toujours...

— Vous aviez tort, vous le voyez.

— Quel changement ! mon Dieu ! est-ce un rêve?... Oh ! dites-moi que je ne me trompe pas...

— Non... vous ne vous trompez pas.

— En effet, votre regard est moins froid... votre voix presque émue... Oh ! dites!... est-ce donc bien vrai?... Ne suis-je pas le jouet d'une illusion ?

— Non... car moi aussi j'ai besoin de pardon...

— Vous !

— Souvent n'ai-je pas été à votre égard dure, peut-être même cruelle ? Ne devais-je pas songer qu'il vous aurait fallu un rare courage, une vertu plus qu'humaine pour agir autrement que vous ne l'avez fait?... Isolé, malheureux... comment résister au désir de chercher quelques consolations dans un mariage qui vous plaisait?... Hélas ! quand on souffre, on est si disposé à croire à la générosité des autres!... Votre tort a été jusqu'ici de compter sur la mienne... Eh bien ! désormais, je tâcherai de vous donner raison.

— Oh ! parlez... parlez encore, dit M. d'Harville les mains jointes, dans une sorte d'extase.

— Nos existences sont à jamais liées l'une à l'autre... Je ferai tous mes efforts pour vous rendre la vie moins amère.

— Mon Dieu !... mon Dieu !... Clémence, est-ce vous que j'entends?...

— Je vous en prie, ne vous étonnez pas ainsi... cela me fait mal... c'est une censure amère de ma conduite passée... Qui donc vous plaindrait ? Qui donc vous tendrait une main amie et secourable... si ce n'est moi?... Une bonne inspiration m'est venue... j'ai réfléchi, bien réfléchi sur le passé, sur l'avenir... j'ai reconnu mes torts, et j'ai trouvé, je crois, le moyen de les réparer...

— Vos torts, pauvre femme !

— Oui, je devais le lendemain de mon mariage en appeler à votre loyauté, et vous demander franchement de nous séparer.

— Ah ! Clémence !... pitié !... pitié !...

— Sinon, puisque j'acceptais ma position, il me

fallait la grandir par le dévouement, au lieu d'être pour vous un reproche incessant par ma froideur hautaine et silencieuse. Je devais tâcher de vous consoler d'un effroyable malheur, ne me souvenir que de votre infortune. Peu à peu je me serais attachée à mon œuvre de commisération, en raison même des soins, peut-être des sacrifices qu'elle m'eût coûté; votre reconnaissance m'eût récompensée, et alors... Mais, mon Dieu! qu'avez-vous?... vous pleurez!

— Oui, je pleure, je pleure avec délices. Vous ne savez pas tout ce que vos paroles remuent en moi d'émotions nouvelles... Oh! Clémence! laissez-moi pleurer!... Jamais, plus qu'en ce moment, je n'ai compris à quel point j'ai été coupable, en vous enchaînant à ma triste vie!

— Et jamais, moi, je ne me suis sentie plus déçue au pardon. Ces douces larmes que vous versez me font connaître un bonheur que j'ignorais. Courage donc, mon ami! courage! A défaut d'une vie radieuse et fortunée, cherchons notre satisfaction dans l'accomplissement des devoirs sérieux que le sort nous impose. Soyons-nous indulgents l'un à l'autre; si nous faiblissons, regardons le berceau de notre fille, concentrons sur elle toutes nos affections, et nous aurons encore quelques joies mélancoliques et saintes.

— Un ange... c'est un ange!... s'écria M. d'Harville en joignant les mains et en contemplant sa femme avec une admiration passionnée. Oh! vous ne savez pas le bien et le mal que vous me faites, Clémence! Vous ne savez pas que vos plus dures paroles d'autrefois, que vos reproches les plus amers, hélas! les plus mérités, ne m'ont jamais autant accablé que cette mansuétude adorable, que cette résignation généreuse... Et pourtant, malgré moi, vous me faites renaître à l'espérance. Vous ne savez pas l'avenir que j'ose entrevoir.

— Et vous pouvez avoir une foi aveugle et entière dans ce que je vous dis, Albert... Cette résolution, je la prends fermement; je n'y manquerai jamais, je vous le jure... Plus tard même je pourrai vous donner de nouvelles garanties de ma parole...

— Des garanties! s'écria M. d'Harville, de plus en plus exalté par un bonheur si peu prévu; des garanties! en ai-je besoin? Votre regard, votre accent, cette divine expression de bonté qui vous embellit encore, les battements, les ravissements de mon cœur, tout cela ne me prouve-t-il pas que vous dites vrai? Mais, vous le savez, Clémence, l'homme est insatiable dans ses vœux, ajouta le marquis en se rapprochant du fauteuil de sa femme.

Vos nobles et touchantes paroles me donnent le courage, l'audace d'espérer... d'espérer le ciel, oui... d'espérer ce qu'hier encore je regardais comme un rêve insensé!...

— Expliquez-vous, de grâce!... dit Clémence, un peu inquiète de ces paroles passionnées de son mari.

— Eh bien! oui... s'écria-t-il en saisissant la main de sa femme. Oui, à force de tendresse, de soins, d'amour... entendez-vous, Clémence?... à force d'amour... j'espère me faire aimer de vous!... non d'une affection pâle et tiède... mais d'une affection ardente, comme la mienne... Oh! vous ne la connaissez pas cette passion!... Est-ce que j'osais vous en parler seulement?... vous vous montriez toujours si glaciale envers moi!... Jamais un mot de bonté... jamais une de ces paroles... qui tout à l'heure m'ont fait pleurer... qui maintenant me rendent ivre de bonheur... Et ce bonheur... je le mérite... je vous ai toujours tant aimée!... et j'ai tant souffert... sans vous le dire. Ce chagrin qui me dévorait... c'était cela! Oui, mon horreur du monde... mon caractère sombre, taciturne, c'était cela... Figurez-vous donc aussi... avoir dans sa maison une femme adorable et adorée, qui est la vôtre; une femme que l'on désire avec tous les emportements d'un amour contraint... et être à jamais condamné par elle à de solitaires et brûlantes insomnies... Oh! non, vous ne savez pas mes larmes de désespoir! mes fureurs insensées! Je vous assure que cela vous eût touchée... Mais, que dis-je? cela vous a touchée... vous avez deviné mes tortures, n'est-ce pas?... vous en aurez pitié... La vue de votre ineffable beauté, de vos grâces enchantées, ne sera plus mon bonheur et mon supplice de chaque jour... Oui, ce trésor que je regarde comme mon bien le plus précieux... ce trésor qui m'appartient et que je ne possédais pas... ce trésor sera bientôt à moi... Oui, mon cœur, ma joie, mon ivresse, tout me le dit... n'est-ce pas, mon amie... ma tendre amie?

En disant ces mots, M. d'Harville couvrit la main de sa femme de baisers passionnés.

Clémence, désolée de la méprise de son mari, ne put s'empêcher, dans un premier mouvement de répugnance, presque d'effroi, de retirer brusquement sa main.

Sa physionomie exprima trop clairement ses sentiments pour que M. d'Harville pût s'y tromper.

Ce coup fut pour lui terrible.

Ses traits prirent alors une expression déchirante; madame d'Harville lui tendit vivement la main et s'écria :

« Albert, je vous le jure, je serai toujours pour vous la plus dévouée des amies, la plus tendre des sœurs... mais rien de plus!... Pardon, pardon... si, malgré moi, mes paroles vous ont donné des espérances... que je ne puis jamais réaliser!...

— Jamais?... s'écria M. d'Harville en attachant sur sa femme un regard suppliant, désespéré.

— Jamais!... » répondit Clémence.

Ce seul mot, l'accent de la jeune femme révélèrent une résolution irrévocable.

Clémence, ramenée à de nobles résolutions par l'influence de Rodolphe, était fermement décidée à entourer M. d'Harville des soins les plus touchants; mais elle se sentait incapable d'éprouver jamais de l'amour pour lui.

Une impression plus inexorable encore que l'effroi, que le mépris, que la haine, éloignait pour toujours Clémence de son mari...

C'était une répugnance... invincible.

Après un moment de douloureux silence, M. d'Harville passa la main sur ses yeux humides, et dit à sa femme avec une amertume navrante :

« Pardon... de m'être trompé... pardon de m'être ainsi abandonné à une espérance insensée... »

Puis, en suite d'un nouveau silence, il s'écria :

« Ah ! je suis bien malheureux !... »

— Mon ami, lui dit doucement Clémence, je ne voudrais pas vous faire de reproches; pourtant... comptez-vous donc pour rien ma promesse d'être pour vous la plus tendre des sœurs? Vous devrez à l'amitié dévouée des soins que l'amour ne pourrait vous donner... Espérez... espérez des jours meilleurs... Jusqu'ici vous n'avez trouvée presque indifférente à vos chagrins; vous verrez combien j'y saurai compatir, et quelles consolations vous trouverez dans mon affection... »

Un valet de chambre entra et dit à Clémence :

« Son Altesse Royale monseigneur le grand-duc de Gêrolstein fait demander à madame la marquise si elle peut le recevoir. »

Clémence interrogea son mari du regard.

M. d'Harville, reprenant son sang-froid, dit à sa femme :

« Mais sans doute. »

Le valet de chambre sortit.

« Pardon, mon ami, reprit Clémence, mais je n'avais pas défendu ma porte... Il y a d'ailleurs longtemps que vous n'avez vu le prince; il sera heureux de vous trouver ici.

— J'aurai aussi beaucoup de plaisir à le voir, dit M. d'Harville. Pourtant, je vous l'avoue, en ce moment je suis si troublé, que j'aurais préféré recevoir sa visite un autre jour.

— Je le comprends... Mais que faire?.. Le voici... »

Au même instant on annonçait Rodolphe.

« Je suis mille fois heureux, madame, d'avoir l'honneur de vous rencontrer, dit Rodolphe : et je m'applaudis doublement de ma bonne fortune, puisqu'elle me procure aussi le plaisir de vous voir, mon cher Albert, ajouta-t-il en se retournant vers le marquis, dont il serra cordialement la main.

— Il y a en effet bien longtemps, monseigneur, que je n'ai eu l'honneur de vous présenter mes hommages.

— Et à qui la faute, monsieur l'invisible? La dernière fois que je suis venu faire ma cour à madame d'Harville, je vous ai demandé, vous étiez absent. Voilà plus de trois semaines que vous m'oubliez; c'est très-mal...

— Soyez sans pitié, monseigneur, dit Clémence en souriant; M. d'Harville est d'autant plus coupable qu'il a pour Votre Altesse Royale le dévouement le plus profond, et qu'il pourrait en faire douter par sa négligence.

— Eh bien! voyez ma vanité, madame; quoi que puisse faire d'Harville, il me sera toujours impossible de douter de son affection; mais je ne devrais pas dire cela... je vais l'encourager dans ses semblants d'indifférence.

— Croyez, monseigneur, que quelques circonstances imprévues m'ont seules empêché de profiter plus souvent de vos bontés pour moi...

— Entre nous, mon cher Albert, je vous crois un peu trop platonique en amitié; bien certain qu'on vous aime, vous ne tenez pas beaucoup à donner ou à recevoir des preuves d'attachement. »

Par un manque d'étiquette dont madame d'Harville ressentit une légère contrariété, un valet de chambre entra, apportant une lettre au marquis.

C'était la dénonciation anonyme de Sarah, qui accusait le prince d'être l'amant de madame d'Harville.

Le marquis, par déférence pour le prince, repoussa de la main le petit plateau d'argent que le domestique lui présentait, et dit à demi-voix :

« Plus tard... plus tard... »

— Mon cher Albert, dit Rodolphe du ton le plus affectueux, faites-vous de ces façons avec moi?

— Monseigneur...

— Avec la permission de madame d'Harville, je vous en prie... lisez cette lettre...

— Je vous assure, monseigneur, que je n'ai aucun empressement...

— Encore une fois, Albert, lisez donc cette lettre!

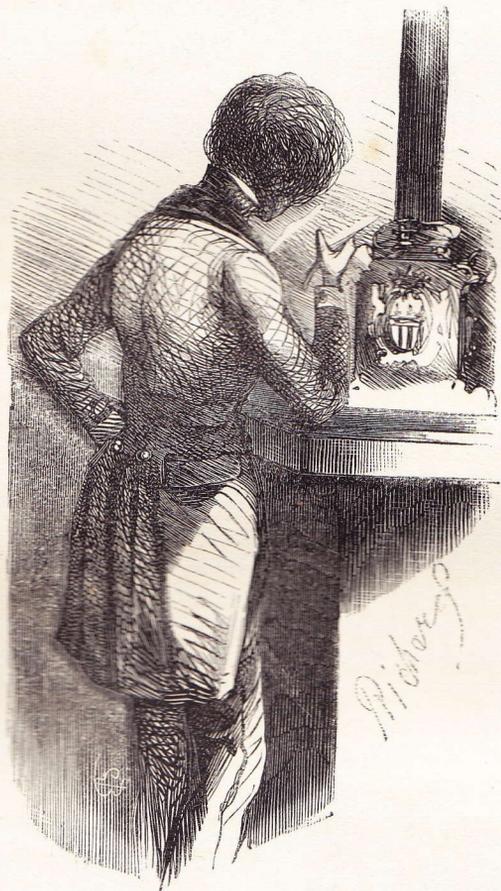
— Mais... monseigneur...

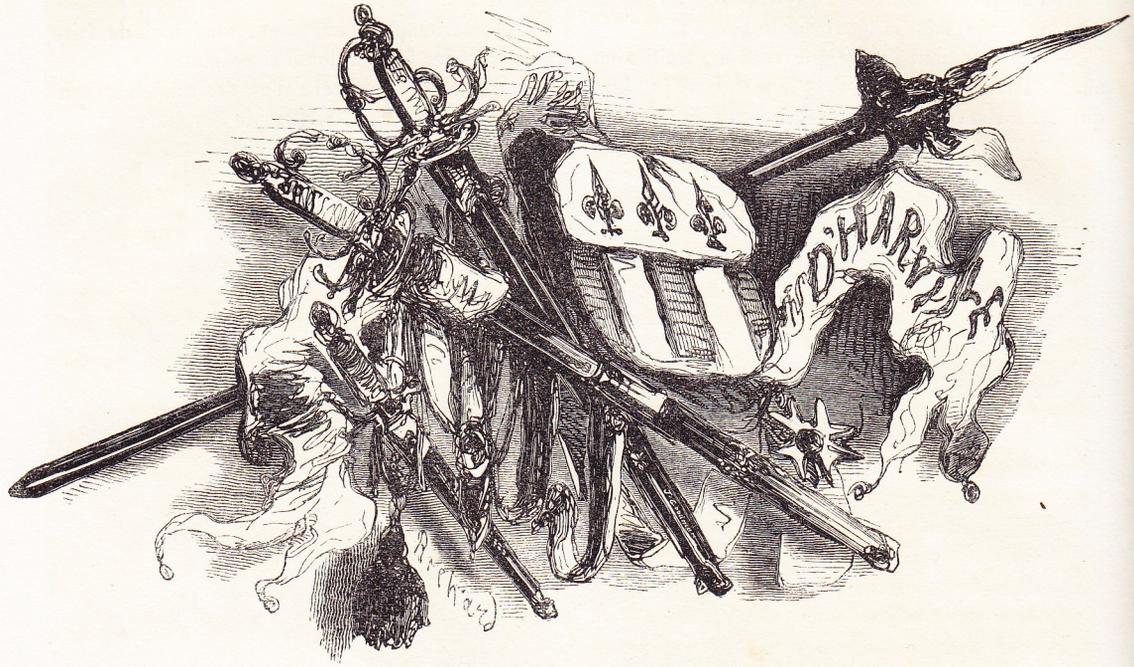
— Je vous en prie... je le veux ..  
— Puisque Son Altesse Royale l'exige... , dit le marquis en prenant la lettre sur le plateau.  
— Certainement j'exige que vous me traitiez en ami. » Puis, se tournant vers la marquise pendant que M. d'Harville décachetait la lettre fatale dont

Rodolphe ne pouvait imaginer le contenu , il ajouta en souriant :

« Quel triomphe pour vous, madame, de faire toujours céder cette volonté si opiniâtre! »

M. d'Harville s'approcha d'un des candélabres de la cheminée, et ouvrit la lettre de Sarah.





## LXXVI. — CONSEILS.

**R**ODOLPHE et Clémence causaient ensemble pendant que M. d'Harville lisait par deux fois la lettre de Sarah.

Les traits du marquis restèrent calmes : un tremblement nerveux presque imperceptible agita seulement sa main, lorsqu'après un moment d'hésitation il mit le billet dans la poche de son gilet.

« Au risque de passer encore pour un sauvage, dit-il à Rodolphe en souriant, je vous demanderai, monseigneur, la permission d'aller répondre à cette lettre... plus importante que je ne le pensais d'abord...

— Ne vous reverrai-je pas ce soir ?

— Je ne crois pas avoir cet honneur, monseigneur. J'espère que Votre Altesse Royale voudra bien m'excuser.

— Quel homme insaisissable ! dit gaiement Rodolphe. N'essayerez-vous pas, madame, de le tenir ?

— Je n'ose tenter ce que Votre Altesse Royale a essayé en vain.

— Sérieusement, mon cher Albert, tâchez de nous revenir dès que votre lettre sera écrite... sinon promettez-moi de m'accorder quelques mo-

ments un matin... j'ai mille choses à vous dire.

— Votre Altesse Royale me comble, » dit le marquis en saluant profondément.

Et il se retira laissant Clémence avec le prince.

« Votre mari est préoccupé, dit Rodolphe à la marquise ; son sourire m'a paru contraint...

— Lorsque Votre Altesse Royale est arrivée, M. d'Harville était profondément ému ; il a eu grand-peine à vous le cacher.

— Je suis peut-être arrivé mal à propos ?

— Non, monseigneur. Vous m'avez même épargné la fin d'un entretien pénible...

— Comment cela ?

— J'ai dit à M. d'Harville la nouvelle conduite que j'étais résolue de suivre à son égard... en lui promettant soutien et consolation.

— Qu'il a dû être heureux !

— D'abord il l'a été autant que moi ; car ses larmes, sa joie, m'ont causé une émotion que je ne connaissais pas encore... Autrefois je croyais me venger en lui adressant un reproche ou un sarcasme... Triste vengeance ! mon chagrin n'en était ensuite que plus amer... Tandis que tout à l'heure... quelle différence !... J'avais demandé à mon mari

LES

# MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

---

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—  
1844